

# Unamuno

## Contes

Édition d'Albert Bensoussan



folio  
classique



COLLECTION  
FOLIO CLASSIQUE



Miguel de Unamuno

# Contes

*Traduction de Raymond Lantier,  
revue par Albert Bensoussan*

*Édition d'Albert Bensoussan*

Gallimard

*Titre original :*

CUENTOS

© Éditions Gallimard, 1965, pour la traduction ;  
2020, pour la révision de la traduction,  
la préface, le dossier et la présente édition.

*Couverture : Photo © Emmanuel Pierrot / Agence Vu (détail)*

## PRÉFACE

*Unamuno : le nom sonne comme un manifeste ou un slogan. Et l'on perçoit et l'on entend « unanimité » autour de ce patronyme de quatre syllabes agglutinées comme en affectionne la langue basque, de lointaine origine caucasienne. Cet homme, qui se voulait – ou plutôt se rêvait – immortel, est-il devenu écrivain universel et voix autorisée de l'Espagne ? Pour beaucoup, il fait l'unanimité. Unamunisme ou unanimité, on ne se privera pas, aux temps de gloire du personnage, de jouer sur ce mot, au point de lancer ce cri de ralliement : Unamunámonos<sup>1</sup> !, qu'on pourrait traduire par « Unissons-nous avec Unamuno ». Et c'est en amitié qu'on l'aborde – en tendresse même. Attentif à son timbre inimitable, au ton si personnel qu'on trouve dans ses écrits<sup>2</sup>.*

1. C'est l'injonction d'Antonio Espina, écrivain et homme politique progressiste, dans la revue *España*, le 3 novembre 1923, sollicitant Unamuno pour qu'il prenne la tête des intellectuels opposés au coup d'État du général Primo de Rivera instaurant la dictature de 1923 à 1930. Et il ajoutait : « Don Miguel est la seule lumière dans les ténèbres. » – Toutes les traductions des textes non disponibles en français sont ici d'Albert Bensoussan.

2. Jorge Luis Borges dit justement que « lorsqu'on aime Unamuno, on aime la voix d'Unamuno, c'est-à-dire sa façon

*Il est né à Bilbao, en Biscaye, mais c'est à Salamanque, en Castille, qu'il bâtit sa légende. Écartelé entre un pays natal qu'il sent frondeur et explosif – dans la déflagration de la guerre carliste<sup>1</sup> qui, en 1873, alors qu'il avait dix ans, mit à mal sa confiance dans le monde – et une province terrienne et rance (mais au sens espagnol de rancia, desséchée), il régnera sur la plus vieille université d'Espagne, fondée au XIII<sup>e</sup> siècle. C'est là qu'il sera glorieux ou vilipendé, tout comme son enfance fut déchirée entre douleur d'être orphelin et désir d'entreprendre<sup>2</sup>. Contemplatif et renfermé, il fut très tôt acquis à la misanthropie, au scepticisme, au rejet, tout en puisant en son tréfonds une énergie qui allait faire de lui un stupéfiant promoteur d'idées nouvelles. Pouvait-il acquiescer à l'ordre révoltant des choses ? « Non » fut toujours la réponse de cet homme marginal qui restera, pour l'Espagne et pour l'Europe, celui qui, contre vents et marées, sans jamais céder au moindre dogmatisme, leva un front de refus, en entrant plus qu'aucun autre dans la peau de Don Quichotte pour clamer en permanence l'exigence de liberté. Et en faisant de lui-même, de son ego singulier, la mesure de toute chose.*

*Cet homme qui apparaît sur les photos, en sa maturité, droit et robuste, les jambes bien plantées, d'une stature moyenne – un mètre soixante-huit –, le visage encadré d'une mince barbe lui accordant*

---

de parler dans les livres : si l'on aime Unamuno on le trouve dans tous ses écrits » (Adolfo Bioy Casares, *Borges*, Destino Argentina, 1989, p. 792).

1. Mouvement légitimiste, conservateur et anti-libéral qui, à partir des années 1830, prône le rétablissement de la branche aînée des Bourbons sur le trône d'Espagne.

2. « Exister, c'est œuvrer », affirme Unamuno (*Le Chevalier à la triste figure*, Casimiro, 2016, p. 19).



*noblesse et équilibre, rêva toujours de s'élever. Plaçant l'esprit, le bel esprit, le bon esprit, au-dessus de toute contingence, de tout lest matériel, c'est ainsi qu'il s'établit en Castille où il choisit de vivre et de rayonner. La Castille provinciale et reculée, au dénuement biblique, lui apparaissait telle une main ouverte, une paume dressée qui le haussait vers un ciel dont tous ont toujours chanté la beauté – Velázquez en fit sa toile de fond – et où il puisera sa soif d'infini :*

Tu m'élèves, terre de Castille,  
sur la rugueuse paume de ta main...  
Ta ronde étendue est toute cime  
et je me sens en toi dressé au ciel<sup>1</sup>.

*Unamuno fut poète avant d'être philosophe et romancier. Cet homme qu'on disait coriace, amer, distant, se voulait lyrique et aimait faire chanter les mots. Professeur dans le civil et pédagogue en l'âme – ce qu'il railla dans son roman *Amour et pédagogie* –, il se voulait homme de parole et de discours. Inlassablement, cet universitaire, qui fut recteur de l'université de Salamanque, noircissait ses feuillets. Il le fallait pour vivre, pas seulement parce qu'il avait charge de famille et, au début du moins, difficulté à joindre les deux bouts, mais aussi et surtout parce qu'écrire lui était vital. Écrire pour s'évader, écrire pour s'enraciner, lui qui très tôt, orphelin, s'est senti étranger au monde, aux autres et aux choses. Écrire pour acquiescer (rarement) ou s'opposer (presque toujours). Écrire pour s'affirmer, pour laisser trace pérenne sur la poudre du sablier. Écrire pour se sauver. Il fut assurément un*

1. « Castilla », *Poesías, Obras completas, IV*, Biblioteca Castro, 1999, p. 27.

*homme-plume, et son œuvre est immense. Qu'on en juge par sa correspondance, estimée actuellement à quarante mille lettres, et par le nombre de ses articles, de l'ordre de quatre mille. Ses œuvres complètes enfin éditées font dix volumes de quelque mille pages chacun. Une écriture multiple et fiévreuse, toujours passionnée : poésie, romans, théâtre, essais, chroniques, nouvelles... Ou contes, cuentos, comme on aime à dire en Espagne, où la fiction se mêle si étroitement à la réalité que toute écriture se hausse vers le merveilleux et se fait légende. On ne s'étonnera pas si Don Quichotte fut son livre de chevet, son obsession, au point d'écrire, à sa façon, une Vie de Don Quichotte et de Sancho Pança, où il ramène la folie ou la déraison du Chevalier à la triste figure, et son immense révolte, à son propre milieu et son propre moi, en exaltant la primauté de l'esprit, du « vertige passionnel, dominé par une passion quelconque », ajoutant que « seuls les passionnés mènent à bien des œuvres véritablement durables et fécondes<sup>1</sup> ». La geste du héros cervantin, il entend la réincarner par sa propre action, qu'il mène par la plume et par la parole. Revendiquant la nébulosité intellectuelle – la folie ? – de l'Ingénieux Hidalgo, il la rapporte à sa propre impossibilité à s'emparer du monde et se saisir des choses – sinon par le verbe et les mots. Ce plat pays de Castille où se déroulerait la vie d'Unamuno avait le nez dans la poussière ; il privilégia donc les nuages et la nuée, notamment en publiant son roman Brouillard (Niebla), qui peut apparaître comme la clé de son œuvre. Au pays de Calderón, la vie venait à lui comme un songe :*

1. Unamuno, *Vida de Don Quijote y Sancho*, Cátedra, 2015, p. 150.

Car toute vie est songe  
Et les songes ne sont que songe<sup>1</sup>.

*C'est justement pour cela que, dans la dernière page de sa Vie de Don Quichotte et de Sancho Pança, il achève son « commentaire » – en fait, une fiction parallèle à l'immense fresque cervantine – par cette référence caldéronienne, s'adressant, in fine, à Dieu et à Don Quichotte, son prophète :*

Que Dulcinée du Toboso [...] me conduise par la main à l'immortalité du nom et de la renommée. Et si la vie est un songe, laisse-moi sans fin la rêver<sup>2</sup>.

*Unamuno a écrit et publié une centaine de contes, tous nés d'une observation et d'une réflexion. Il succombera assez peu aux séductions de la description et de la belle langue tournant à vide. Il préféra toujours à la forme, néanmoins fort travaillée, un fond qui traduisait le goût philosophique de celui qui, pour son premier travail universitaire choisit cet incipit révélateur : « Critique du problème<sup>3</sup> ». Esprit critique, appliquant en toute occasion le doute systématique, il offrira, en chaque page, une vision problématique du monde et donnera, sans doute le premier, une expression littéraire à ce qu'on appellera ensuite l'existentialisme. Se rappelant cet autre illustre Basque que fut Ignace de Loyola, qui fonda la Compagnie de Jésus, il fait sienne la phrase que le jésuite emprunta au livre de Job (VII, 1) : « Vita militia est hominis super*

1. Calderón, *La vida es sueño*, acte II, scène XIX, v. 2186-2187.

2. Unamuno, *ibid.*, p. 527.

3. *Crítica del problema sobre el origen y prehistoria de la raza vasca*, mémoire soutenu le 20 juin 1884 à l'université de Madrid (département de philosophie et lettres).

terram », « *La vie sur terre est pour l'homme un combat.* » Une idée qu'il exprime à travers un terme qu'il affectionne : l'agonie, mais au sens étymologique du mot – on n'oubliera pas qu'Unamuno occupait à Salamanque la chaire de grec. Agonie (ἀγωνία) signifie combat, et c'est ainsi qu'il faut comprendre le titre de son célèbre essai *L'Agonie du christianisme*, qu'on ne saurait interpréter comme fin ou décadence, mais comme combat d'idées et disputation de croyances. Le thème de la mort est étroitement lié à sa réflexion sur la vie. La vie et la mort, l'avant et le revers de l'être, sont si intimement liées qu'on ne s'étonnera pas de l'afflux de fantômes et de revenants sous sa plume. Et de sa plongée vers le fantastique ou l'énigmatique. En dernier ressort, l'homme, cet être pétri de boue sur lequel Dieu a soufflé en le dotant d'une âme – image biblique au service de son envolée lyrique –, est l'unique objet de son écriture. Et ces Contes, par leur variété, leur diversité multicolore et leur nombre, embrassent la totalité de sa vision du monde et des hommes. Toujours saisis en leur fiévreuse « agonie », en ce mouvement perpétuel qui, à l'instar de la pulsation pulmonaire (inspiration, expiration) ou cardiaque (systole, diastole), n'est jamais qu'un équilibre instable entre l'être et le néant. « *L'histoire entière de l'humanité, écrit Unamuno, n'est rien d'autre qu'un combat d'adaptation long et triste entre Humanité et Nature*<sup>1</sup> », et il jouera de ces deux registres, opposant la cité et la campagne, l'homme dressé ou triomphant et le grabataire ou l'homme vaincu par la dure loi de la vie. C'est pourquoi ces « *historiettes* » constituent la meilleure porte d'entrée dans une œuvre multiforme qui fait de son

1. *Le Chevalier à la triste figure*, op. cit., p. 28.

*auteur un polygraphe, et de ses lecteurs et commentateurs des unamunologues*<sup>1</sup>.

## L'homme révolté

*Miguel de Unamuno, né en 1864, a connu la guerre en 1874 et, trois ans durant, le siège de Bilbao par les armées carlistes affrontées à la monarchie légitime, puis la dictature du général Primo de Rivera qui l'atteignit dans sa chair, et enfin la guerre civile déclenchée par le coup d'État militaire du général Franco le 18 juillet 1936, ce conflit fratricide sur lequel, le 31 décembre, il préféra fermer les yeux et mourir. Obsédé par le mythe de Caïn, il multipliera dans son œuvre des personnes douces et bonnes, comme ce Juan Manso, ou cette âme innocente du roman Abel Sánchez – le roman de l'envie qui oppose les deux meilleurs amis du monde et aboutit forcément au meurtre de l'apparent bon par le présumé méchant. Le schéma caïnique est repris dans la pièce de théâtre la plus célèbre de l'auteur, El otro<sup>2</sup>, qui rapporte le meurtre de Cosme sur son jumeau Damián – Côme et Damien sont les saints jumeaux du martyrologe chrétien –, pour finir par se suicider, tandis que son épouse Damiana va accoucher de jumeaux promis sans doute au même destin ;*

1. En espagnol *Unamunólogo*. Ce néologisme a été utilisé, en Espagne, pour saluer l'imposante biographie d'Unamuno par Jean-Claude et Colette Rabaté, *Miguel de Unamuno*, Madrid, Taurus, 2009.

2. La pièce fut donnée par Margarita Xirgu, la grande interprète du théâtre de Lorca, le 14 décembre 1932 au théâtre Español de Madrid. L'année suivante, au théâtre romain de Mérida, Margarita Xirgu interprétait la *Médée* de Sénèque, traduite par Unamuno.

*mais l'intérêt de la pièce est surtout de montrer que l'un vaut l'autre et que l'on ne sait pas au juste qui est Caïn et qui est Abel : l'homme serait-il condamné, par quelque malédiction génétique, à tuer son double ? À se tuer lui-même ? Unamuno, pessimiste et meurtri par le spectacle lamentable que lui offrait son pays, a alors ce cri du cœur : « L'Espagne me fait mal<sup>1</sup> », phrase qu'il prononça lors du déclenchement de la première dictature, en 1923, celle du général Primo de Rivera, qui allait le faire déporter. S'identifiant totalement à ce grand corps malade ibérique, écrivant toujours avec une conviction extrême, une compulsion malade, une force de plume qu'on trouve peu chez ses contemporains, Unamuno est assurément l'un des écrivains majeurs du *xx<sup>e</sup>* siècle espagnol. Il appartient tout naturellement à ce que Martínez Ruiz, dit Azorín, son congénère, a appelé la Génération de 98, année où l'Espagne, à la suite d'un conflit désastreux l'opposant aux États-Unis, perdit les derniers lambeaux – Cuba et les Philippines – du plus vaste empire colonial de l'histoire. Alors, après le désastre, il fallait bien rebondir, rapiécer le manteau déchiré du pays et reconstruire l'être espagnol. Et, pour cela, s'inscrire ou se dresser contre la fallacieuse tradition impériale – qui, d'ailleurs, renaîtrait avec le franquisme pour ne s'éteindre, avec la disparition du Caudillo, qu'en 1975. « Un esprit de protestation, de rébellion, inspire la jeunesse de*

1. Novembre 1923, lettre d'Unamuno à un collègue argentin : « *Me duele España* », dans Unamuno, *Epistolario Americano (1890-1936)*, édition de Laureano Robles, Salamanque, Ediciones Universidad de Salamanca, 1996, lettre 294. Cette expression a été reprise à maintes reprises et, lors d'une conférence donnée à l'Ateneo de Madrid le 28 novembre 1932, Unamuno exprime sa désillusion en s'écriant : « J'ai dit que l'Espagne me faisait mal, et aujourd'hui elle continue à me faire mal. »

1898<sup>1</sup> », constate Azorín (notons qu'Unamuno, né en 1864, a, alors, trente-quatre ans et étonnons-nous du parfait parallélisme de cette existence à la charnière des deux siècles : trente-six ans avant le XX<sup>e</sup> siècle et trente-six ans après). De tous les noms composant cette génération – Baroja, Maeztu, Valle-Inclán, Antonio Machado ou Azorín – Unamuno est probablement le seul à incarner aussi pleinement l'intellectuel inquiet qui conteste, proteste et se révolte. Ce qu'il fera sa vie durant. Par sa plume toujours mise au service de son pays et des Espagnols, par son regard aigu en perpétuel examen ou scrutation – la langue de Cervantès dispose, pour cela, d'un terme aussi expressif qu'incisif : *escrutinio* –, pourfendant la vulgarité et la médiocrité des siens, par son engagement dans la chose publique – il sera même député – et, inlassablement, imperturbablement, par son combat pour la liberté – les chaînes qu'on brise, tel Don Quichotte libérant les galériens –, Unamuno apparaît bien comme le premier et le parfait modèle de ce qu'on appellera, dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, un intellectuel engagé.

Un insoumis. Révolté peut-être avant tout contre la vie et le destin qui lui font perdre son père alors qu'il n'a que six ans et le contraignent à la fêrule étroitement catholique d'une mère bigote. L'existence sera bien difficile d'abord pour le jeune Miguel en mal d'études et peinant sur les bancs de l'école – on aimerait le tenir, initialement, pour un cancre, rétif au didactisme désastreux des maîtres espagnols d'alors chez qui l'enseignement est affaire de ressassement et de mémorisation, sans éveil à la critique ou au dialogue –, puis pour le jeune diplômé qui se heurtera aux rivalités et aux

1. Article publié dans le quotidien ABC et repris dans son ouvrage *Clásicos y modernos* (1913).

*jalousies de ses congénères, et vivra de bric et de broc, avant d'obtenir, en 1891, une chaire de grec à l'université de Salamanque. Une chaire qui lui sera contestée et dont il sera destitué à l'avènement de la dictature du général Primo de Rivera (1923-1931), avant d'être exilé à Fuerteventura, une île pénitentiaire des Canaries, d'où le sauveront une goélette et un capitaine breton. La gloire, la vraie, viendra à son retour de déportation, avec la proclamation de la Seconde République, ce gouvernement libéral et social qui correspond alors à son adhésion au parti socialiste (PSOE) – dont il dénoncera et sanctionnera, ensuite, les promesses trahies, en éternel insatisfait. Pour demeurer, finalement, seul et militant, conscient et rageur, authentique et amer. Mais qu'est-ce que la gloire pour celui qui aura passé sa vie à démolir ce concept et toute assise ou posture vaniteuse ? Tout en aspirant, philosophe paradoxal, à l'immortalité.*

*Unamuno, qui se rattache donc à cette génération de 1898, est probablement le seul à manifester une telle prise de conscience et une belle révolte – en partage, certes, l'idéologie en plus, avec son compatriote basque Pío Baroja, auteur d'un roman au titre significatif, Aventuras, inventos y mixtificaciones de Silvestre Paradox (1901), ainsi que, peut-être, avec le dramaturge galicien et bohème, et donc rebelle, Ramón del Valle-Inclán ; en accord aussi avec l'exaltation castillane et la vision terrienne du poète Machado. Intellectuel singulier et exceptionnel – ou du moins atypique. Et tout d'abord par un apprentissage de la culture à nul autre pareil : Miguel, enfant souffreteux et solitaire, fuyant les jeux de son âge et la turbulence des rues, passe enfance et jeunesse à lire sans relâche. Il assimile tout des lettres espagnoles, de Cervantès à Calderón, de Don Juan à Jean de la Croix. Puis il s'ouvre à la philosophie européenne, de Schopenhauer (qu'il traduit en*



espagnol) à Hegel, de Kierkegaard (dont il apprendra la langue) à Bergson et à Marx, ainsi qu'aux grands écrits de Sudermann<sup>1</sup>, Carlyle (qu'il traduit aussi) ou Leopardi<sup>2</sup>, qui lui transmettent ce regard désabusé sur toute chose et une mélancolie qu'on jugera malade – à tout le moins récurrente. Il sera un des tout premiers intellectuels espagnols, l'un des très rares avec son ami Ángel Ganivet<sup>3</sup>, à avoir tenté de comprendre la réalité espagnole à partir de ses lectures et des thèses politico-philosophiques européennes. À cet égard, son essai primordial *L'Essence de l'Espagne* (1902) dit tout de la nécessaire hispanisation de la pensée moderne de l'Europe. En l'accaparant, en la mettant en bouche, la mâchant et la régurgitant hispaniquement, comme le fit Du Bellay, mastiquant le latin pour nourrir la langue française. S'il ne croit pas, avec Marx, à la fin de l'Histoire, il voit dans la « lutte des classes » – dont il a su souligner l'importance, en multipliant ses collaborations à la revue de Bilbao *La Lucha de Clases* – un moteur nécessaire et vital de l'Espagne en transformation, tout en doutant qu'elle puisse donner naissance à une société utopique sous les trois impératifs liberté-égalité-fraternité, comme le croyaient les révolutionnaires de 89, mais l'envisageant plutôt comme un mouvement perpétuel et contrasté alimentant la bonne marche de l'humanité. Pour lui l'histoire est agonique,

1. Il publie son œuvre théâtrale *La honra* (*Die Ehre*) dans le supplément littéraire de *El Nervión* du 2 juillet au 15 novembre 1893.

2. Il traduira son poème *Ginestra* sous le titre *La retama* dans *El Nervión* de Bilbao, le 23 juillet 1893.

3. Auteur d'un vaste ouvrage de réflexion, *Idearium español* (1896), Ángel Ganivet, qui meurt en 1898, fait du stoïcisme espagnol – en revendiquant Sénèque, né à Cordoue – la grandeur véritable de l'Espagne, en parfaite convergence avec Unamuno.

*en lutte toujours renouvelée : l'agonie est l'instrument de développement historique de toute nation. Il invente de même le concept d'« intrahistoire », celle du peuple silencieux et soumis, ces « gens du commun » dont parle Pascal<sup>1</sup>, le peuple qui n'a pas voix au chapitre ou ne sait – ou ne peut – la faire entendre. Toute l'œuvre d'Unamuno – et ses contes à l'évidence – se nourrit de ces concepts d'agonie, d'intrahistoire et de « vies minuscules » (au sens que leur donnera Pierre Michon), car chacun de ces récits, sous diverses modalités de style et de forme, va permettre à la majorité silencieuse de donner de la voix, et au philosophe éclairé ou sceptique de faire entendre la sienne.*

## L'écrivain à contre-courant

*Unamuno est perpétuellement à contre-courant. Socialiste, il s'inscrit contre une révolution prolétarienne conçue en laboratoire par des intellectuels citadins n'ayant que peu de contact avec la réalité des humbles, et prône pour cela un retour à la terre. Moderniste, il revendique le respect des traditions, et ses contes paysans<sup>2</sup> l'illustrent à merveille. Internationaliste, il défend le régionalisme et demeure un Basque frondeur, ami des Catalans souverainistes, tout en réaffirmant, face aux revendications linguistiques des régions, la primauté de la langue castillane. À l'homme Cervantès il préfère le personnage de Don Quichotte,*

1. *Pensées*, fragment n° 127 (section VIII. Divertissement), Folio classique, éd. Michel Le Guern, p. 134 (n° 22 dans le classement Brunschvicg, n° 118 dans Lafuma).

2. Voir, entre autres, « Des yeux pour le voir », « Un véritable amour », « Solitaña », « Le sang d'Aitor » et surtout « Les chasseurs d'oiseaux ».

*pour lui bien plus réel que son créateur ; rejoignant Pirandello il exaltera la primauté du personnage sur l'auteur : mieux, il lui conférera la vie véritable. Ainsi, confiant – fictivement – la rédaction du prologue de son roman Brouillard au protagoniste Víctor Goti, il dotera ce dernier d'un statut si singulier et d'une réalité si forte qu'il provoquera, à son insu (car il ne le verra pas de son vivant), l'intronisation de ce héros de papier dans la liste des auteurs de chair et d'os inscrits au catalogue de la Bibliothèque nationale de France, mystifiant avec succès ses conservateurs<sup>1</sup>. En toute hypothèse, Unamuno privilégie le « quichottisme », la folie littéraire au nom du bon sens :*

La folie, la véritable folie nous fait grandement défaut ; gageons qu'elle nous guérisse de cette plaie du bon sens qui étouffe en chacun de nous notre propre bon sens<sup>2</sup>.

*Et le délire qui fait confondre réalité et fiction, mais aussi qui place la justice au-dessus du droit et prône la défense des humiliés et offensés (bonne lecture de Dostoïevski), fussent-ils hors-la-loi. Oui, Unamuno, humilié et offensé par la vie, l'homme en retrait, parfois l'intellectuel de cabinet, le rêveur impénitent, l'intellectuel attaqué, l'écrivain controversé et polémique, défendra en tout lieu la prééminence du rêve – les Contes le montrent à l'envi – sur la réalité. Esprit paradoxal à tout crin – le paradoxe étant pour lui la forme achevée du syllogisme et le révélateur de toute vérité –, celui qu'on*

1. On y trouve deux occurrences de Víctor Goti comme préfacier de l'édition de *Niebla* en espagnol en 1947 et en 1995. Mais pas dans les éditions de *Brouillard* où les traducteurs ont, certes, évité de nommer ce personnage fictif et son prologue.

2. *Vida de Don Quijote y Sancho*, op. cit., p. 264.

*accusait d'être jésuite et qui répondait qu'il n'avait avec ce courant d'autre affinité que d'être basque comme le fondateur de la Compagnie de Jésus, Ignace de Loyola, fit de l'antagonisme, et de la contradiction, l'instrument dialectique à la conquête ou à l'accouchement de la vérité. Mettant ses pas dans ceux de Montaigne – « Que sais-je ? » – il estimait que « La vraie science enseigne, avant tout, à douter et à ignorer<sup>1</sup> ». C'est ce qui fait de cet esprit attachant et surprenant un écrivain de la modernité, un intellectuel des tranchées ou du retranchement, un rayonnant marginal, un conteur inclassable ou, si l'on veut, un artiste déconstruit – certains diraient post-moderne. Maître du paradoxe, il est capable d'exprimer son suprême désabusement par cette proposition des plus déroutantes : « Il n'y a pas de plus grande consolation que la désolation, comme il n'y a pas d'espérance plus créatrice que celle des désespérés<sup>2</sup> », une phrase qui nous apparaît comme le meilleur sésame pour pénétrer dans l'univers de ses contes.*

*On le voit, les trois axes de sa pensée sont l'intuition que l'existence est corps – car c'est l'homme concret, fait de chair et d'os, qui le préoccupe, et non ce que le rationalisme en a fait ou en fera (qu'on songe à l'homme de fer, ou l'homme de marbre de la société communiste ; ou à « l'homme unidimensionnel » dénoncé par Marcuse, censeur de l'aliénation et de la mise au pas) ; de là la multiplication, dans ses contes, des êtres quelconques, ordinaires, tous ceux qu'il peut croiser dans son univers quotidien. En second lieu, le sentiment que la vie est finitude – ce fameux « sentiment tragique de la vie » qui donnera son titre à son essai le plus*

1. *Le Sentiment tragique de la vie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1997, p. 109.

2. *L'Agonie du christianisme*, Paris, Éd. RN, 2016, p. 35.

*percutant – et qu'il n'y a peut-être rien après : « Il n'y a pas d'avenir, clame-t-il, il n'y a pas de lendemain ! Qu'en est-il de nous aujourd'hui, maintenant ? Voilà la seule question<sup>1</sup> » ; et l'on notera le poids du présent et de l'immanence dans tous ses récits, une immédiateté qui les rend si proches, comme si l'auteur nous les glissait dans le creux de l'oreille ou ne dialoguait qu'avec nous, dans une sorte de complicité qu'il cherchera toujours avec son lecteur. Et, en dernier lieu, l'aspiration à une éternité qui se dérobe, ce qui alimentera la pensée religieuse et la poésie (Le Christ de Velázquez) de cet hétérodoxe à souhait et néanmoins authentique chrétien. En toute hypothèse, Unamuno s'inscrira dans l'irrationalité et le rêve – la fiction de la vie. Dans une brillante approche, l'hispaniste Carlos Serrano exaltera avec justesse chez Unamuno « le fondement d'une morale de la tragédie, dans laquelle l'agonie ontologique se substitue progressivement à la dialectique de l'histoire<sup>2</sup> ». Face au destin de l'Espagne et aux tragédies de l'époque moderne, ce ne sera jamais Michelet qu'on entendra, derrière la voix d'Unamuno, mais, peut-être, Chateaubriand. Et d'un timbre si singulier, d'un ton si personnel, qu'on peut se dire, un siècle après, que c'est Unamuno et lui seul qu'on entend ici et perçoit.*

Unamuno, tel qu'en lui-même  
enfin l'éternité le change

*Toute l'ambition de cet homme – égolâtre certes –,  
toute sa volonté tient dans ce programme qu'il se fixait*

1. *Vida de Don Quijote y Sancho*, op. cit., p. 141.

2. Carlos Serrano, « Les passeurs de siècle », *Histoire de la littérature espagnole*, t. II, Paris, Fayard, 1994, p. 392.

*et exprimait par ce plaisant néologisme : unamunizarse (s'unamuniser<sup>1</sup>). Autrement dit, être toujours plus soi-même, plus Unamuno, dans l'exaltation ou l'exacerbation d'un moi qu'à l'instar de Montaigne il revendique comme unique objet d'étude et de réflexion<sup>2</sup>.*

*Les apparitions vont très tôt envahir son imaginaire : le jeune Unamuno se sent entouré d'ombres et de fantômes – dont il peuplera plus tard ses contes :*

La nuit, souvent, seul dans sa chambre, il sentait derrière lui comme un être invisible le cerner en silence<sup>3</sup>.

*Ainsi voyons-nous se composer le monde d'Unamuno : d'une part cette réalité terrienne, ce Pays basque qui lui tient à cœur et qu'il parcourt, toujours en solitaire, rêveur et fou, ou peut-être citoyen malgré lui, à jamais exilé du vert paradis ; d'autre part, cette ombre en lui qui projette ses fantasmes, ses images oniriques, ses rêves ou les cauchemars d'un enfant qui a eu si peur quand Bilbao était assiégée. Romantique en diable, Unamuno s'est bercé de ces lectures qui incitaient à la rêverie quelque peu malade. Ne gratifie-t-on pas cette affection du nom de mélancolie – cette « bile noire »*

1. « Mon progrès consiste à m'unamuniser » écrit-il, en novembre 1896, à son ami, le critique littéraire Francisco Fernández Villegas.

2. « Je suis moi-même la matière de mon livre » (Montaigne, *Les Essais*, 1580, « Au lecteur »). – Sur ces questions biographiques, on se reportera au roman *Paix dans la guerre* où Unamuno nous livre son autoportrait : « Pachico grandit tout délicat et chétif, et il se fit remarquer au collège par sa timidité et sa vivacité d'esprit ; il était de ceux qui ont la larme à l'œil dans les moments d'émotion. [...] Il entra dans une période de mysticisme infantile et de voracité intellectuelle, avec de forts désirs d'être saint » (p. 75-76).

3. *Paz en la guerra*, Alianza editorial, 1988, p. 76.

*selon l'étymologie grecque, qui empoisonne le sang et affecte l'esprit ? A-t-il si tôt perçu la présence de la mort, rôdant dans les rues, comme cette fois où l'on ramassa des cadavres sous ses yeux ? Alors oui, la mort fut présente à son esprit dès son plus jeune âge, et avec elle, après tant de lectures de pessimistes allemands, dont Schopenhauer, et de romantiques français, dont Chateaubriand, l'appréhension du néant, qui est la fin des temps, de ce temps qui à tout jamais le mettra à la torture. « À quoi bon vivre, vivre des choses qui passeront si vite<sup>1</sup> ? » s'interroge-t-il.*

\*

*On dira, donc, pour finir et introduire à la lecture de ces Contes qui ne ressemblent en rien au genre des « nouvelles » auxquelles nous accoutumâmes un Maupassant, un Tourgueniev, un Dickens, voire un Huysmans dont le Basque pourrait, néanmoins, partager le pessimisme et les idées noires, que l'écriture d'Unamuno, toute tournée vers l'intérieur et la conscience immédiate, dans une sorte de psychologisme vertigineux, nous entraîne ici aux frontières du fantasme et de la folie, vers les rêveries morbides, les obsessions et les peurs héritées de l'enfance, qu'elle sait tempérer par d'heureuses plongées dans la campagne nostalgique et le spectacle d'une humanité de pantins ou d'ectoplasmes que l'auteur – qui est toujours Dieu le Père – contemple avec une aimable ironie.*

ALBERT BENSOUSSAN

1. *Ibid.*, p. 79.





## Note sur l'édition

Les contes réunis dans ces pages, pour la presque totalité écrits au cours des douze dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle et le premier quart du XX<sup>e</sup>, révèlent un des aspects multiples, encore méconnus, de l'œuvre et de la pensée de Miguel de Unamuno. Les sujets les plus divers sont abordés ; des nouvelles de caractère romantique ou fantastique voisinent avec des fables, des satires politiques ou sociales, des éléments empruntés au folklore bilbainien, des scènes de la vie domestique ou de société.

Dans ce dernier groupe de récits – dont certains frisent la caricature – revit un petit monde encore très proche de nous et cependant déjà si lointain, boutiquiers, employés, fonctionnaires, retraités, servantes au grand cœur, chasseurs gaillards et fanfarons, habitués du café de La Unión ou du casino, pour lesquels parler est agir.

Près de ces hommes et de ces femmes, quelques-uns pitoyables, si nettement et si véridiquement campés, tantôt avec une émotion et une pitié discrètes, tantôt avec une ironie féroce, apparaissent, en marge des vieux livres, la Bible, Don Quichotte, Chamisso, les grands héros de ces récits que l'auteur ressuscite pour un temps, les lançant dans de nouvelles aventures.

Grand humaniste, don Miguel ne pouvait être

indifférent aux tendances qui se manifestaient dans les littératures étrangères, « Mécanopolis », « Les pérégrinations de Turismundo », dans le genre fantastique, relèvent de l'*Erewhon* de Samuel Butler.

Dans toutes ces nouvelles seul compte le déroulement de l'action intérieure ou extérieure et, de leurs protagonistes, nous ne connaissons que leur caractère, jamais leur aspect physique. Quant au cadre où se déroule l'action, il est schématisé. Le paysage tient peu de place, presque invariablement réduit à de simples indications souvent répétées : une campagne émaillée de fleurs sauvages ; une allée de peupliers au bord d'une rivière ; les tours d'une cité ou d'un château dans la splendeur d'un soleil à son déclin ; Bilbao et ses environs dans le crachin atlantique. Ce n'est qu'exceptionnellement que l'auteur s'écarte de cette schématisation volontaire, quand, dans la nouvelle « Des yeux pour voir », il apporte quelques touches plus accentuées au paysage, la tonnelle, le banc de noyer. La maison de « Solitaña », sa boutique seront l'objet d'une description très éloignée, par la précision du détail, de l'habituelle sécheresse du cadre, mais ces deux contes furent écrits en 1886 et 1889, alors que don Miguel était revenu à Bilbao, et le logis de Solitaña ne devait pas être très différent de la propre demeure de l'auteur dans cette ville (« Mi bochito »).

On ne peut conclure cependant à l'insensibilité de don Miguel aux charmes des paysages ; bien au contraire, il y recherche une source d'apaisement et de réconfort aux misères de la vie citadine. Dès son premier conte, « Des yeux pour voir », il aborde le thème du conflit entre la campagne régénératrice et la ville « déshumanisée ». Il le reprend plus tard dans « Un véritable amour », et on le retrouvera sous-jacent dans d'autres contes.

Si le décor est le plus souvent campé en quelques traits, c'est qu'il est posé uniquement pour localiser l'action ; ce qui compte, l'objet essentiel à atteindre est

l'homme, et cet homme c'est le plus souvent Miguel de Unamuno. Le jeune désabusé de son premier conte, qui se moque de lui-même, de sa mélancolie, lui ressemble comme un frère. Les écrits du docteur Montarco pourraient être de la plume de don Miguel se livrant à son autocritique (« La folie du docteur Montarco »). L'écrivain n'est-il pas lui aussi le « héros », au même titre que le « héros » de l'histoire qu'il raconte (« Allons-y de notre petite histoire »).

La présence constante du narrateur assure à ces contes une réelle unité, unité qui reparaît à travers l'œuvre unamunienne, et ces récits apportent des éclaircissements sur les détours de la pensée de leur auteur, la genèse de certains de ses ouvrages, son refus de se laisser enfermer dans un genre littéraire déterminé.

Souvent la nouvelle, toute en dialogues – c'est en parlant que se manifestent les caractères – est un drame réel. Par le dépouillement du récit, le sens dramatique du dialogue, un conte, tel « Le bandeau », pourrait être directement porté à la scène.

Si quelques-uns des thèmes de ces nouvelles furent abandonnés définitivement, nombre d'entre elles peuvent être considérées comme des tentatives, des essais qui, développés, se transformeront en pièces de théâtre (« Soledad » ; « L'homme qui s'enterra ») ou en romans. « Solitaña » est un exemple caractéristique du passage du conte au roman qui sera publié, huit ans plus tard, sous le titre *Paix dans la guerre*.

Un des thèmes les plus souvent traités par don Miguel est celui de la personnalité, celui de l'homme qui passe sa vie à lutter pour apparaître tel qu'il n'est pas en réalité, et n'y parvient jamais (« Le bourreau de soi-même »). Sur ce problème qui ne cessera de le hanter jusqu'à son dernier jour se greffe celui de la renommée (« Visite au vieux poète »). Dans « L'homme qui s'enterra » apparaît le thème du dédoublement de la personnalité, si difficile à saisir en soi-même et chez les autres. L'homme est impuissant à entrer en communication avec son

semblable (« Les ciseaux »). Comment établir une distinction entre la réalité et la fiction, puisque l'homme est un être de fiction, une ombre, un fantôme ?

Cependant, pour grande que soit la place tenue dans ces récits par le problème de la personnalité, un thème plus important domine, celui de l'immortalité, tantôt refusée (« Don Martin », « Visite au vieux poète »), tantôt recherchée (« Le maître d'école de Carrasqueda »). Ce désir de la durée au-delà de la mort explique les positions de l'auteur devant ses personnages, celle d'un créateur, pareil à un dieu, en face de ses créatures. « Les fils spirituels » marque le contact entre ce thème et celui de la paternité. Cette aspiration à l'éternité implique la hantise de la mort que traduit la terreur du néant. Pour échapper à cet anéantissement, don Miguel fait appel aux souvenirs d'enfance (« Le bourdon »). En rapport avec ce thème, « Le diamant de Villasola » envisage le conflit entre la science, la raison et la foi. Dans « Antolín Paparrigópulos », « Mécanopolis », « Turismundo », se précise une attitude hostile au scientisme. La critique d'Unamuno s'applique aussi au réalisme littéraire (« La folie du docteur Montarco »), comme à certaines vertus, la mansuétude (« Juan Manso ») ou la charité (« Charité bien ordonnée... »).

Si la plupart de ces contes sont, comme l'avoue don Miguel, tirés du plus profond de son être, il a aussi utilisé « ce qu'il a vu ou entendu et qui frappa son imagination ». « La révolution à la bibliothèque de Ciudadmuerta » est le fruit d'une conversation avec un libraire qui aurait désiré que tous les livres fussent publiés dans un même format.

Bien qu'inséparables de l'œuvre unamunienne, les contes laissent saisir certains aspects de la pensée de l'auteur qu'on ne peut trouver que dans ces pages.

La traduction des contes est faite d'après l'édition des *Cuentos*, publiés dans la *Biblioteca Vasca*, t. IX, 1, 2 (Madrid, Minotauro, 1961), par les soins d'Eleanor

Krane Paucker, de l'université de Temple (Pennsylvanie), qui les présente dans une préface à laquelle cet Avertissement doit beaucoup.

RAYMOND LANTIER

(1965)

\*

Les soixante-deux contes regroupés ici ont été initialement publiés dans des journaux et revues, et dans le recueil *El espejo de la muerte* (*Le Miroir de la mort*). Vingt-cinq autres contes sont parus, en espagnol, dans *Cuentos sin fecha* (*Contes sans date*) et *Nuevos cuentos* (*Nouveaux Contes*), ce qui couvre toute la production d'Unamuno (quatre-vingt-sept contes).

La révision de ces *Contes*, parus pour la première fois en français voici un demi-siècle, s'est fondée sur la toute dernière édition des *Cuentos*, par J. Óscar Carrascosa Tinoco, en 2011, ce qui a amené à certains remaniements ainsi que, d'une façon générale, à une réactualisation de la version française. Les intertitres qui rythment ce recueil (« L'amour », « La paternité », « La renommée », « La pédagogie », « Raison et passion », « Folklore », « Le secret de la personnalité ») appartiennent à la version de Raymond Lantier, et nous les faisons nôtres.

Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

ALBERT BENSOUSSAN

(2020)



# CONTES





*L'amour*



## DES YEUX POUR VOIR<sup>1</sup>

C'était un dimanche d'été, un dimanche après une semaine laborieuse, un été couronnant un rude hiver.

Sur fond de verdure la campagne s'habillait de fleurettes rouges, et le jour invitait à s'étendre en bras de chemise à l'ombre de quelque chêne en fermant les yeux et baisant le ciel. Les gamins riaient et chuchotaient sous les arbres où riaient et chuchotaient aussi les oiseaux. La foule se rendait à la grand-messe. Lorsqu'on se rencontrait, on se saluait les uns les autres, comme se saluent les honnêtes gens. On allait à l'église pour remercier Dieu qui, durant la semaine écoulée, avait accordé courage et joie pour le travail, et lui demander la même grâce pour les jours à venir. Aucun événement au village, n'étaient les regrets unanimes de la mort, au bout de quatre-vingt-douze longues années, du bon Mateo. « Pauvre ange, Dieu l'a rappelé à lui. C'était un malheureux ! » Mais qui ne sait que les malheureux sont les plus assurés d'accéder à la félicité éternelle ?

Si l'allégresse était générale, si parce que c'était dimanche le cœur des jeunes filles battait plus fort et plus gaiement, si les oiseaux chantaient, si le ciel

était si bleu, la campagne si verdoyante, pourquoi le pauvre Juan était-il triste ? Et pourtant lui qui avait été un joyeux luron, un blagueur ardent et infatigable. On ne lui connaissait aucune disgrâce, le bon Dieu l'avait comblé de ses dons. N'avait-il pas des parents dont il pouvait s'enorgueillir, des frères dont il était fier, une fortune suffisante pour satisfaire ses désirs. Mais depuis son retour de la capitale, où il avait poursuivi ses études supérieures, Juan était taciturne, fuyait tout commerce avec les hommes, voire avec les animaux, recherchant la solitude et évitant toute fréquentation<sup>1</sup>.

Au village, on se répétait de bouche à oreille ses propos étranges, pour ne pas dire indécents, amers et sombres, empreints des tristes couleurs des ruelles de la capitale bien plus que de la verdoyante campagne qui l'entourait. Au moins vingt fois dans la même journée, jour après jour, on l'entendait répéter : « La vie vaut-elle la peine d'être vécue ? » Il ne parlait que de douleur et de peine, perpétuels sujets de ses tristes réflexions et de ses conversations remplies d'amertume. L'étonnement de ses concitoyens devenait chaque jour plus profond. Ces candides campagnards ne pouvaient comprendre ce jeune homme étalant des sentiments aussi hostiles à leurs propres croyances et niant tout au-delà de l'au-delà, qui leur assénait d'interminables discours sur la vanité des choses de ce monde.

Son père s'inquiéta au début pour finir par perdre sa bonne humeur, et sa mère, qui la perdit dès le départ, n'avait que ses yeux pour pleurer. Car Juan, à leurs pressantes questions, ne savait que répondre : « C'est une manie ! Je n'ai rien..., si je suis triste, c'est que je suis né comme ça..., les uns voient la vie en rose, les autres en noir. » Ses parents consultèrent le

médecin, un respectable petit vieillard qui en savait bien plus qu'il ne le croyait. « Bah ! leur répondit-il, ce n'est rien, laissez-le tranquille, le remède viendra avec le temps. Ce garçon s'obstine à ne regarder qu'à ses pieds..., et par hasard ici..., ici où le ciel est si bleu ! Et surtout..., où trouverait-on des yeux comme il y en a tant par ici ? Bah, bah, bah ! Attendez qu'il retrouve ses yeux... Allons ! Allons, il lui faut des yeux, des yeux... ! Il ne veut pas voir avec les siens ! »

Il était bien noir l'œil que notre Juan jeta sur le médecin, ce bonhomme toujours narquois, vulgaire et sans pitié, qui jamais ne rencontrait l'étudiant blasé sans lui décocher quelque flèche ironique. Vraiment insupportable et agaçant, ce médocastre de village qui se moquait ainsi de la profonde tristesse d'une âme malheureuse et incomprise. « Tristesse théorique, mon petit Juan, tristesse théorique !..., des yeux !... des yeux !... il te manque des yeux pour regarder le ciel ! » Et Juan de poursuivre son chemin, ruminant – en les exagérant encore – les tourments d'un esprit qui se rongeaît lui-même, les sarcasmes d'un monde imbécile qui ne sait qu'attiser la souffrance et assombrir nos rares bonheurs. Ce médecin était le monde, sans aucun doute, l'incarnation du monde.

Pendant de très longues heures, Juan s'enfermait, lisant et relisant encore. Que lisait-il ? Jamais ses parents ne le surent : des livres en langues étranges, aux titres emberlificotés, avec beaucoup de *sch*<sup>1</sup> et de *pf* et autres syllabes aussi harmonieuses, plus quelques volumes de poésies. Sur l'un d'eux, une vignette montrait un homme en pleurs auprès d'un saule, et d'autres choses d'aussi mauvais goût.

À la fin de l'après-midi, à l'heure où le soleil descend derrière la montagne et les vieillards sortent

avec leurs petits-enfants pour jouer devant les portes, Juan traînait, comme un mendiant ses haillons, sa tristesse à travers le village. « Adieu, don Juan ! » disaient les uns, « Adieu, don Juan ! » reprenaient les autres, tous avec le sourire aux lèvres et la compassion au cœur. « Adieu ! » répondait sèchement l'infortuné.

À la sortie du village, au bord de la route, se dressait une cabane, précédée d'une treille abritant un banc de noyer<sup>1</sup>. C'était là que Magdalena servait des rafraîchissements aux promeneurs et aux passants.

Après la mort de son père, sa mère était restée seule et, ce qui est encore plus triste, malade et paralysée, laissant sa fille sans soutien. Jeune encore lorsqu'elle perdit son père, un peu plus âgée quand déclina la santé de sa mère, elle se trouva n'avoir plus pour toit que le ciel, l'herbe des champs pour plancher et couche. C'est alors que les amis de son père lui tendirent leurs mains calleuses et lui procurèrent cette cantine, dont les maigres ressources aidaient les deux femmes à vivre.

Mais qu'elle était gaie, la petite ! Ne disait-on pas qu'elle était née sous cette treille un jour de ciel bleu et de campagnes verdoyantes ? On prétendait même qu'un vent léger agitait alors les ramilles au même rythme que l'enfant ses petites mains. On ajoutait aussi que sa première plainte avait été un rire et que Dieu avait déposé dans son âme toutes les couleurs les plus belles et toutes les senteurs les plus suaves.

Juan venait s'asseoir sur ce banc et, s'il réussissait à éteindre sa soif, il ne parvenait jamais à dissiper la sécheresse de son âme. Pour lui qui était triste c'était un véritable mystère que cette jeune fille joyeuse dans son existence laborieuse, souriant toujours au sort qui lui faisait grise mine.

- Bonsoir, don Juan. Que prendrez-vous ?
- La même chose qu'hier.
- Voilà que les jours raccourcissent et s'allongent les nuits.
- Rien de plus naturel.
- Si vous saviez combien je regrette la fuite du printemps !
- Il faut bien qu'il s'en aille ! Tout ce soleil m'ac-cable, ses rayons me brûlent, et je ne puis plus rien faire.
- Si vous voyiez comme les moustiques dansent dans ce rayon de lumière à travers la fenêtre ! On voit même la poussière !
- Je préfère le ciel nuageux.
- Moi, je n'aime les nuages qu'au moment où ils se dissipent, pour laisser passer un coin de ce ciel si bleu, si bleu...
- Simple illusion d'optique !...
- Illusion... comment ? Que dites-vous là ? Comment cela se fait-il ? Moi aussi, je voudrais savoir, don Juan.
- Comment ? Je n'ai rien dit, ma petite.
- Mais... qu'avez-vous, don Juan ?
- Écoute ! Appelle-moi Juan ou Juanito, comme tu voudras, mais pas don Juan, le don est absurde. Une voix se fit entendre :
- « Allons, mon petit Juan, allons..., voyons si tu sauras te servir de tes yeux... Voyons, mon bon-homme ! regarde comme les raisins sont beaux... bah, bah, bah ! Le monde est si détestable ! »
- C'était l'implacable médecin qui passait.
- Cet homme me tue.
- Pourquoi, don Juan ? Il est si bon... et si gai. Moi j'aime les vieillards qui sont joyeux...
- Moi, pas ! Il est gai parce qu'il ne réfléchit pas.

— Mais ne disiez-vous pas hier qu'il était préférable de ne pas réfléchir ?

— C'est possible, oui.

Etc., etc., etc. Juan vidait son verre, payait, s'en allait en se disant en lui-même : « Pauvre petite ! Elle doit beaucoup souffrir, bien qu'elle le dissimule ! » Et la pauvre Magdalena restait tête basse, se demandant : « Quand il est aussi triste, que peut-il bien avoir ? »

Le lendemain, Juan était de nouveau sous la treille. Il y revint, puis devint un client assidu du banc de noyer.

Un jour qu'il feuilletait des papiers, sortis de ses poches, les lisait et les corrigeait, au moment de les rassembler, avant de régler sa consommation et de s'en aller, une feuille glissa et tomba.

Après son départ, Magdalena la découvrit sur le sol et ramassa le papier oublié. C'était une femme, elle le lut :

« La vie est un monstre qui se dévore lui-même. Elle en souffre et en jouit à la fois. On oublie ses plaisirs, mais non l'amertume de ses peines. Demain, avec le jour plus serein, le ciel plus clair, l'air plus doux, la lampe éteinte, la ronde de tes pensées perdues reprendra dans de nouvelles combinaisons. Tu t'écrieras alors : "Voilà, voilà !" Et tendant les bras, tournant ton front accablé, tu t'écrieras : "Trop tard, c'est déjà passé !" La terre tourne, chaque année la ramène à son point de départ, perpétuellement autour du soleil, sans jamais l'atteindre, et si par hasard elle y parvenait, nous serions tous réduits en poussière. Pourquoi en est-il ainsi du monde ? Liberté ! Liberté ! Ah ! insensés ! Qui vous délivrera de nous-mêmes ? Ombre de l'ombre et rien d'autre, la lumière qui la projette



n'est que froide lumière et feu follet. Voir chaque jour le soleil se lever pour disparaître et disparaître pour renaître... Il me faut compter en minutes pareilles à des heures mes heures écoulées comme des minutes ; le temps ne pardonne pas. Je suis né, j'ai vu le monde et il ne m'a pas plu, est-ce donc si étrange ? Triste est l'âme qui chemine solitaire ! Et où trouver l'âme sœur ? Manger pour vivre et vivre pour manger, horrible cercle vicieux : qui pourrait végéter ! Tel un parasite qui s'agrippe à un arbre pour s'en nourrir, ces idées s'emparent des derniers recoins de mon cerveau pour me tourmenter. Rien n'est plus beau que le sommeil, fermer les yeux et se perdre. Il y a plus de bouches que de pain, plus de désirs que de bonheurs. Tu souffriras et, quand tu auras cessé de souffrir, tu souffriras encore. Ce n'est pas la connaissance qui me manque, mais la consolation. Je suis mon pire ennemi, je ne sais que rendre amères toutes mes joies, mes peines plus aiguës. Où sont les cieux de mon village et les oiseaux qui nichaient dans ma maison ? Oh ! toi qui dispenses le sommeil, laisse-le tomber sur moi et ne me l'ôte jamais, accorde-moi de dormir sans me réveiller... »

Magdalena ne lut pas plus avant. Sa jolie tête inclinée, c'est en vain qu'elle tentait de sécher ses larmes avec un coin de son tablier. À peine avait-elle pu saisir le sens de ces lignes qu'elle en ressentait toute l'amertume. Sa gorge se nouait et une boule ardente battait dans sa poitrine pour éclater en une vague de frissons dans tout son corps.

Sa gaieté avait disparu et, à travers ses larmes mal séchées, elle vit, comme elle ne l'avait jamais remarqué, se décomposer la lumière.

Au coucher du soleil, Juan arriva, comme de

coutume, pour reprendre sa place sur le banc de noyer. Magdalena n'était pas là comme les autres soirs.

— Magdalena !

— Monsieur... !

La jeune fille apparut, mais plus triste, plus taciturne. D'une main incertaine, elle posa sur la table le rafraîchissement accoutumé.

— Que se passe-t-il ? Tu as quelque chose aujourd'hui ?

— Tenez, monsieur.

Et elle tendit à Juan le maudit papier, cause de sa peine.

Cette âme céleste s'était laissé envahir par la douleur, par l'esprit ténébreux du jeune homme ; elle pencha la tête et, étouffant sous les hoquets, ses larmes coulèrent sur ses joues roses. Juan prit le papier, le reconnut, le froissa, regarda la jeune fille, à la fois sombre et honteux, puis laissa retomber sa tête fatiguée entre ses mains désœuvrées. C'est alors que, dans ce malheureux esprit perdu dans les ténèbres, se déchaînèrent les bourrasques de la tempête : vacillant, s'effondrant, se redressant pour retomber encore et à nouveau se redresser, il vit passer tour à tour le couple d'oiseaux nichant dans sa maison, les chauves-souris de la ruelle, le soleil de midi et l'obscurité de la nuit. Sous l'empire d'une profonde angoisse, il éprouva alors la seule véritable douleur qu'il ait jamais ressentie et ses larmes ruisselèrent jusque dans son verre.

À travers ses pleurs, il vit passer, comme une flèche, un alerte petit vieillard. Se séchant les yeux avec sa manche, Juan se leva, fronçant les sourcils pour retrouver son calme, paya et partit sans toucher son verre, en disant : « À demain ! »

Restée seule, Magdalena, elle aussi, sécha ses pleurs et, comme elle avait la gorge sèche, vida d'un trait le verre dans lequel avaient coulé les premières larmes d'un pessimiste. Elle venait de retrouver la lumière et la joie. Elle espéra et s'apaisa.

À l'entrée du village, Juan rencontra le médecin, l'implacable médecin qui, cette fois, lui parut plus aimable, plus sympathique et cordial.

— Bravo ! mon petit Juan, bravo ! Qu'as-tu donc, mon bonhomme, pour avoir les yeux aussi brillants ? Tu les as donc retrouvés !... Regarde, regarde le ciel. Demain, il sera très clair..., demain, c'est dimanche..., tu iras à la messe... et puis au banc de noyer !

Puis, s'approchant de son oreille, il ajouta :

— Sèche donc tes larmes, triple buse ! Où donc as-tu bien pu apprendre à nuire à ton prochain ? Bien sûr, le monde n'est pas fameux, et tu veux le rendre encore pire !... Tu es sauvé maintenant... Cela se guérit avec des larmes... Demain, tu regarderas le ciel avec d'autres yeux, mais ce soir tu vas jeter au feu toutes ces sottises que tu as accumulées ! Allons, va, petit sot... donne-moi la main... et au lit !

La main tremblante et faible du jeune homme pressa la main forte et assurée du vieillard.

— Vous dites : au lit !

— Pour se réveiller demain.

Le lendemain, Juan était de bonne heure à son banc de noyer et le quitta plus tard. Au bout d'un mois, ses parents avaient retrouvé paix et joie, et le pessimiste était redevenu le plus joyeux, le plus espiègle et le plus gai luron du village. On le saluait plus gentiment, on le rencontrait partout et il avait la faiblesse de croire qu'on voyait mieux le ciel sous la treille et que les yeux de Magdalena avaient

transformé ce monde abhorré en un paradis, en éliminant le monstre qui dévorait sa vie. Ce n'étaient pas les yeux de la fille, je le sais, mais son âme dans laquelle Dieu avait déposé sa sainte allégresse, les plus chatoyantes couleurs et les senteurs les plus douces.

Ce qui devait suivre arriva tout naturellement, c'était fatal.

Juan apprit à espérer et ainsi à unir l'avenir au présent, le bonheur ici-bas d'un perpétuel lendemain à la douceur de se laisser vivre et aimer.

Et plus tard, lorsqu'il connut la vraie douleur, il ne la cacha plus, en se donnant le plaisir d'être plaint il connut la joie d'être consolé. La véritable abnégation n'est pas de savoir garder ses peines, mais de savoir les faire partager.

## UN VÉRITABLE AMOUR<sup>1</sup>

Par une fin d'après-midi de printemps, je vis, dans la campagne, un aveugle conduit par une jeune fille qui dispensait autour d'elle une impression de quiétude. Son front avait la pureté d'un ciel sans nuages, et de ses yeux coulait, comme d'une claire fontaine, un regard tranquille répandant sur tout son visage un profond apaisement. Sa démarche altière était aussi une caresse et l'air vibrait au rythme de son souffle calme et profond. On eût dit qu'elle ramenait à elle toute cette atmosphère champêtre et que celle-ci, à son contact, s'imprégnait d'une vivifiante fraîcheur. Elle s'avavançait à la lisière des champs de blé verdoyants, parsemés de coquelicots flamboyants, qui s'inclinaient au souffle d'une brise légère, sous un soleil annonciateur des prémices de la moisson. Sous la lumière déclinante du crépuscule, un vent léger agitait, à la cadence de sa marche, les jeunes pousses des vieux peupliers.

Soudain la jeune fille s'arrêta. Devant elle s'étendait une paisible vallée sur laquelle elle laissa errer un regard si radieux que, se reflétant dans ses yeux, le pauvre paysage en était transfiguré au point de se fondre en s'humanisant dans la virginale pureté de celle qui le contemplait.

Tout imprégnée de cette vision sereine, elle se pencha vers l'aveugle et, dans un élan de filiale affection, lui donna un baiser silencieux, imprégné de toute l'âme du paysage.

— Que c'est beau ! Que c'est beau ! s'écria alors le père en faisant passer dans une larme le bonheur de ses yeux morts. Il se tourna alors pour baiser ceux de sa fille, pleins d'une inconsciente compassion.

Ils reprirent leur chemin, elle calme et sereine, lui tout à son rêve lumineux.

— Dieu vous bénisse ! dit en les croisant un passant importun, sentant passer sur lui l'aumône spirituelle de ce regard.

— Ma vie, mon éternité, ma lumière, ma gloire, mon poème ! psalmodiait l'aveugle à l'oreille de sa fille, tandis que la pulsation de la main qui le conduisait lui faisait recueillir la vie de la nature.

Elle était sa vie, le calice où il finissait de boire avidement le jus de la création ; elle était son éternité, l'éternité sur laquelle tournaient lentement les heures jusqu'à se briser dans l'oubli en turbulentes vagues de doux souvenirs ; elle était la lumière illuminant ses ténèbres de la flamme de son amour ; elle était la gloire où elle se projetait à l'infini ; elle était, enfin, son poème, le poème vivant de ses entrailles, pétri de sa chair et de son esprit, de son sang et de sa moelle, de ses facultés et de ses sens.

Dans sa jeunesse, Julián, l'aveugle, avait été un rimailleur subtil et, comme tel, desséché, un cérébral, produit de la ville où peu de gens vont au pas, où l'on n'entend jamais le silence. Il avait, dans ses poèmes, distillé les thèmes les plus quintessenciés dans l'alambic de l'esprit, alchimiste de l'amour frère de la mort. Il avait été un amoureux impuissant à aimer vraiment, le chantre des roses opulentes à cent

feuilles, sans parfum et sans fruits, aux pétales éclatants, nées aux bords des fumiers.

Malade de la ville, après avoir traduit en des strophes obscures l'écume de l'amour cérébralisé, il dut chercher refuge à la campagne pour renouveler à sa source la vie du corps. Mais là, il crut par moments devenir idiot, le filtre qui tamisait ses exquis sensations s'encrassait et sa chair se faisait terre. Il ne pouvait supporter le contact du villageois méfiant, égoïste et grossier. Il avait renoncé à tenir tête à Tajuña, le meunier, le héros populaire, un ivrogne invétéré ; à Martinillo, dont les farces grotesques déchaînaient le rire, toujours prompt à jaillir chez les paysans ; à Panchote, cette brute de forgeron, qui travaillait comme un bœuf, en se moquant éperdument du reste, un égoïste qui ignorait totalement son prochain. Affligé par cet entourage, il courait par monts et par vaux, récitant ses propres vers pour conjurer les maléfices de cette nature au sein de laquelle, faute de contacts humains, il s'asphyxiait. Seule sa cousine Eustaquia, la fille de ses hôtes, trouvait grâce à ses yeux.

Cependant la campagne gagnait peu à peu, s'emparant lentement de son esprit et, à mesure que le sang coulait plus vif dans ses veines, que le cœur retrouvait son rythme, elle balayait la subtilité de son cerveau. Avec le retour à la santé dont il jouissait, Julián avait honte de son passé et, devant cette nature, impassible, il n'avait qu'un sourire de dédain pour les artifices et les mensonges où il se complaisait.

Le jour de la fête arriva. Avec sa cousine Eustaquia, il se rendit au pèlerinage de la montagne. De tous les environs, on accourait à cette fête renommée. Au bord du sentier, les mendiants

psalmodiaient plaintivement leurs pathétiques supplications : « Voyez, âmes chrétiennes, l'affreuse obscurité dans laquelle je suis plongé ! » Ou bien : « Rien n'est plus précieux, mes frères, que le don d'une bonne santé ! »... Plus loin, près d'un arbre, un gamin malingre exhibait un ventre énorme, luisant et brûlé de soleil. Julián détournait les yeux de tant de misère pour les reposer sur les humbles églantiers du roncier festonnant l'autre côté du chemin.

Arrivés sur l'esplanade de l'ermitage, Eustaquia, après avoir posé sur ses cheveux un mouchoir blanc, entra dans la chapelle pour y prier quelques instants. L'air apportait les fraîches senteurs d'une campagne gonflée de promesses et, à travers les frondaisons, des colonnes de fumée montaient dans le ciel.

Comme chaque année, dans le creux enfumé d'un châtaignier centenaire – lui aussi reverdissait –, la collation chauffait doucement. Près d'une charrette de vin se tenait Tajuña, le meunier, infatigable saigneur d'outres, verre après verre, dont les jambes pouvaient flancher, mais non la tête, et Julián confondait dans une même admiration le héros et la foule. En voyant avec quel recueillement Panchote se restaurait, il comprenait que l'homme qui travaille n'a jamais été un égoïste. Tout ce petit monde était la nature même, et la nature est aussi la société.

Il se mêla avec sa cousine aux cercles de villageois dansant de tout leur cœur, dépensant en sauts, en pirouettes et en cris leur vitalité débordante, heureux simplement de libérer leurs mouvements et de se sentir maîtres de leurs corps. Avec eux sautillaient les notes claires et stridentes du fifre où passait la saveur aigrette du petit vin vieux de ces montagnes, notes couvertes des rires sonores faisant vibrer de joie les feuillages des châtaigniers qui buvaient la



lumière. C'était une danse simple, liturgique, une action de grâce à la vie pure et nue, un holocauste d'énergie vitale.

Le cœur battant, percevant les premiers accents du chant de la vie qui l'entourait, Julián, prenant la main d'Eustaquia, l'entraîna dans un des cercles et, mêlé aux villageois, dansa avec elle. C'était toute la campagne qui dansait avec lui. « Bravo, bravo, pour le monsieur ! » lui criait-on. « Saute, mon petit Julián, saute ! » l'encourageait Martinillo au milieu des rires. Les pieds d'Eustaquia battaient rythmiquement le sol, son corps épanoui fouettant l'air avec fougue. Sur ses joues éclataient les roses de la santé ; ses lèvres étaient une source d'allégresse, ses yeux brillaient d'une vie avide de se répandre.

La danse terminée, Julián prit la taille de sa cousine, dont les yeux disaient la joie de vivre. Le sang coulait plus vif dans ses veines, refluant du cœur au cerveau. Ils vinrent s'asseoir sur l'épaisse couverture pour partager avec les autres la collation, boire dans le même verre, respirer le même air, se chauffer au même soleil.

Julián comprit alors l'étreinte de la montagne et la caresse de la brise qui faisait taire dans son cœur l'écho de ses étranges rimes citadines. La nature l'enivrait. Il participait de tout son être à la vie qui l'entourait. La campagne venait de lui révéler l'amour, l'amour fécond, culmination des forces vives.

Au retour, dans la lumière mourante du crépuscule, la plupart des pèlerins rentraient au village en se tenant par la main ou par la taille. De temps en temps s'échappaient d'une jeune poitrine de puissants cris, planant comme l'alouette sur la vallée pour mourir doucement dans la gorge d'où ils avaient jailli comme d'un nid. Julián éprouva un

vivifiant frisson en percevant le soupir par lequel Eustaquia répondit au baiser appuyé et prolongé qu'il lui donna au détour du chemin, et c'est alors que, guéri, le citadin eut l'intuition que l'érotisme n'est que l'impuissance d'aimer.

Quand un an plus tard il revint à la ville, il était accompagné d'Eustaquia et d'une petite fille, fruit de l'amour et du cœur, œuvre de la chair et de l'esprit, de l'être entier et un ; inspiration des champs où croissent les simples roses des buissons et les humbles fleurs de l'églantier à cinq pétales ; poème engendré dans la détresse du cerveau, poème d'amour fait de chair vive, sa vie, son éternité, sa lumière, sa gloire, son poème.

Et longtemps après, ayant perdu sa compagne, oublié ses rimes, devenu aveugle, il lui restait le secours de ces yeux qui apportaient la paix partout où se posait le calme regard de l'innocence.

# LE MIROIR DE LA MORT<sup>1</sup>

## SIMPLE HISTOIRE

Pauvre fille ! Chaque jour une langueur traîtresse s'emparait un peu plus de tout son être. Tout lui était indifférent : elle n'avait même plus le goût de vivre, sinon presque par devoir.

Se lever lui était une souffrance, elle qui autrefois sautait du lit pour voir apparaître le soleil. Les besognes ménagères lui étaient de plus en plus à charge.

Le printemps n'était plus le même pour elle. Les arbres, libérés du gel hivernal, dressaient leurs jeunes pousses de verdure, des petits oiseaux y nichaient. Tout semblait renaître, sauf elle.

« Cela passera, se disait-elle, cela passera », cherchant à s'en persuader à force de le redire. Le médecin affirmait que ce n'était là qu'une crise de l'adolescence. De l'air, de la lumière, rien d'autre... et aussi bien manger, le mieux possible.

L'air ? Il ne lui manquait pas, pur, ensoleillé, fleurant bon le thym, vivifiant. De la maison s'étendait aux quatre vents un vaste horizon de terres grasses et fertiles, une bénédiction du Dieu des champs. Et cette lumière si pure ! Quant à s'alimenter... « mais, maman, si je n'ai pas faim... »

— Allons, ma petite, mange, grâce à Dieu, nous ne manquons de rien, mange, ne cessait de lui répéter sa mère, suppliante.

— Mais je n'ai pas faim, je te l'ai dit...

— Cela ne fait rien, mange donc comme tout le monde.

La pauvre mère, encore plus angoissée que sa fille, dans la crainte de perdre la suprême consolation d'un veuvage prématuré, prétendait la gaver comme une dinde jusqu'à la nausée. Mais tout fut inutile, la pauvre fille ne mangeait pas plus qu'un oiseau. De désespoir la pauvre mère se mit à jeûner en l'honneur de la Vierge pour lui demander de rendre à son enfant l'appétit et le goût de vivre.

Mais pour la pauvre Matilde, il était encore quelque chose de plus cruel que la langueur, la pâleur, la flétrissure du corps. Son fiancé, José Antonio, était de jour en jour moins empressé auprès d'elle. Il cherchait un prétexte pour rompre. Elle avait toujours confiance en lui, mais il cherchait un moyen de s'esquiver et de la quitter. Il avait d'abord insisté avec force pour avancer la date du mariage, comme s'il avait craint de perdre quelque chose. À la réponse que lui donnèrent les deux femmes : « Non et non, pas avant que je me remette, je ne puis me marier dans cet état », il avait froncé les sourcils. Il tenta ensuite de la persuader que le mariage pourrait améliorer son état de santé, peut-être même lui apporter la guérison. Mais elle lui répondait tristement : « Non, José Antonio, non ; ce n'est pas le mal d'amour, c'est bien autre chose : c'est le mal de vie. » José Antonio l'écoutait, morose et contrarié.

Le jeune homme continuait cependant à venir à ses rendez-vous, comme par politesse, distrait et comme absorbé dans ses pensées. Il ne faisait aucun

projet pour un avenir qui paraissait ne plus exister pour lui. C'était comme si leurs amours étaient déjà du passé.

En le fixant, comme dans un miroir, Matilde lui demandait :

— Dis-moi, José Antonio, dis-moi, qu'as-tu ? Tu n'es plus le même...

— Qu'est-ce qui te passe par la tête, petite ? Qu'y a-t-il donc ?....

— Écoute-moi bien : si tu en as assez de moi et que tu penses déjà à une autre, laisse-moi. Laisse-moi, José Antonio, laisse-moi. Je saurai rester seule, je ne veux pas que tu te sacrifies pour moi.

— Me sacrifier ! Qui a pu te dire une chose pareille ? Assez de sottises, Matilde.

— Non, tu me caches quelque chose. Tu ne m'aimes plus...

— Comment ça je ne t'aime plus ?

— Non, non, tu ne m'aimes plus comme avant, comme au premier jour...

— C'est qu'au premier jour...

— On doit toujours rester aux premiers jours, José Antonio. L'amour en est toujours à son commencement et il faut, sans cesse, recommencer à aimer...

— Bien, Matilde, inutile de pleurer, cela ne te rend pas belle...

— Comment cela pas belle ? Alors je suis laide !

— Laide, non ! C'est façon de parler...

— Écoute. Regarde-moi ! Je ne veux pas, non, je ne veux pas que tu viennes par devoir...

— Alors, tu me chasses ?

— Te chasser, moi, José Antonio, moi... !

— On dirait que tu es pressée de me voir partir...

La pauvrete fondit en larmes puis, enfermée dans sa chambre sombre et sans air, elle ne cessait de se

regarder dans son miroir. « Mais non, ce n'est rien, répétait-elle, et pourtant mes robes sont de plus en plus grandes, de plus en plus larges. Je danse dans mon corsage, je puis y passer les deux mains. Il me faudra faire un nouveau pli à ma jupe. Qu'est-ce que cela veut dire, mon Dieu ? » Et de pleurer, et de prier.

Mais ses vingt-trois ans et sa mère furent victorieux, Matilde se reprit une fois encore à rêver à la vie, à une existence nouvelle, radieuse, pleine de soleil, d'amour et de campagne, à un long avenir dans une maison avec des tas de choses à faire, aux enfants et, qui sait, aux petits-enfants. À eux-mêmes, vieillissant dans une fin de vie ensoleillée !

José Antonio finit par ne pas venir aux rendez-vous. Un jour même, devant les incessantes récriminations de sa fiancée – il ne l'aimait plus comme aux premiers jours et commençait même à ne plus l'aimer –, les yeux fixés sur les graviers du sol, il lui lança : « Tu en feras tant que... » Une fois de plus elle fondit en larmes et lui, avec sa brutalité d'homme, de poursuivre : « Si tu dois tous les jours me donner un tel spectacle, j'aime mieux te quitter. » José Antonio ne comprenait rien à l'amour larmoyant.

Un jour, Matilde apprit que son fiancé courtisait une autre fille, une de ses plus intimes amies. Elle le lui dit et José Antonio ne revint plus.

La pauvre fille se plaignit à sa mère :

— Je me sens bien mal, maman. Je meurs... !

— Ne dis donc pas de bêtises, ma fille. À ton âge, j'étais encore bien plus mal que toi. Il ne me restait plus que la peau sur les os. Et vois, je suis toujours vivante. Ce n'est rien, mais ce qui est certain c'est que tu t'obstines à ne pas manger...

Mais une fois seule dans sa chambre, des larmes

silencieuses coulaient sur le visage de la pauvre mère, abîmée dans ses pensées : « Brute ! triple buse ! Pourquoi n'a-t-il pas attendu un peu ?... Un tout petit peu ? Il la tue... avant son heure. »

Et les jours passaient, toujours les mêmes, chacun emportant un peu de la vie de Matilde.

Le jour de la fête de Nuestra Señora de la Fresneda<sup>1</sup> approchait. Tout le village se rendait alors à l'ermitage pour y prier la Vierge et implorer son secours. Au retour du pèlerinage, ce n'étaient que danses, jeux, chants et cris, les jeunes gens tenant les jeunes filles par le bras, par la main, les serrant joyeusement. Ce n'étaient que baisers volés, embrassades, étreintes. Les vieux souriaient, se rappelant l'heureux temps de leur jeunesse.

— Vois, ma fille, la fête de Notre-Dame approche, prépare ta plus belle robe, tu iras lui demander de te redonner de l'appétit.

— Mais, maman, ne serait-il pas préférable de lui demander de me rendre la santé ?

— Non, ma fille, l'appétit. Avec lui tu retrouveras la santé. Il ne faut pas trop demander, même à la Vierge. Il faut aller doucement, aujourd'hui une miette, demain une autre. Pour le moment, c'est l'appétit qui importe et, avec lui, tu retrouveras la santé, et ensuite...

— Ensuite quoi, quoi, maman ?

— Ensuite, un fiancé plus correct et plus empressé que ce sauvage de José Antonio.

— Ne dis pas de mal de lui, mère !

— Comment ? C'est toi qui me dis cela ! N'y pense plus, mon agnelle ! Et pour qui ? Pour cette pim-bêche de Rita ?

— Ne dis pas de mal de Rita, elle n'est pas pim-bêche. Elle est bien plus jolie que moi. Si José

# Miguel de Unamuno

## Contes

Traduction de Raymond Lantier, revue par Albert Bensoussan

Soixante-deux contes, et autant de vies minuscules : histoires singulières et universelles, petites misères et grands combats. Unamuno fait revivre le monde qui l'entoure, celui des commerçants, fonctionnaires, habitués des cafés ou des casinos, servantes au grand cœur et chasseurs fanfarons. Il puise dans le folklore basque, dans les scènes de la vie quotidienne, dans les questions de société. Écrits de 1888 à 1925, proches des *Fictions* de Borges ou des nouvelles de Dino Buzzati, ces contes témoignent d'un réalisme de l'absurde, tantôt gouailleur, tantôt pessimiste. L'auteur nous entraîne dans une introspection aux frontières du fantasme, en mettant à nu nos rêveries morbides, nos peurs héritées de l'enfance, qu'il tempère par d'heureuses plongées dans la réalité terrienne du Pays basque.

Intellectuel humaniste, passionné de débats, érigeant le paradoxe au rang d'œuvre d'art, l'auteur du *Sentiment tragique de la vie* fut à la fois un penseur mélancolique et un écrivain engagé. Entrons dans l'univers mental de celui qui lança aux franquistes de Salamanque, en 1936, quelques mois avant sa mort : « Vous vaincrez, mais vous ne convaincrez pas. »

*« Je n'apporte ni idées, ni connaissances,  
mais des morceaux d'âme. »*

UNAMUNO, *SOLILOQUES ET CONVERSATIONS* (1911)





Contes  
**Miguel de Unamuno**

Cette édition électronique du livre  
*Contes* de Miguel de Unamuno  
a été réalisée le 4 septembre 2020 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072715549 - Numéro d'édition : 312801).  
Code Sodis : N87676 - ISBN : 9782072715563.  
Numéro d'édition : 312803.